

## Quand on n'aime que le Pire... La poésie de la pensée nous guérit par le feu

Jean-Marc Desgent

Number 79, Winter 1998

Lignes brisées

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13625ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desgent, J.-M. (1998). Quand on n'aime que le Pire... La poésie de la pensée nous guérit par le feu. *Moebius*, (79), 7–12.

JEAN-MARC DESGENT

*Quand on n'aime que le Pire:  
la poésie de la pensée nous guérit par le feu*

Quand je commence le Pire,  
quand je suis aux prises avec le Pire,  
les beautés et les breloques de l'erreur  
dans sa misère et dans sa vitesse m'arrivent:  
j'acquiers la certitude de la catastrophe.  
En fait, je ne connais que la science du Pire.

*Laissez-nous entendre le mal partout,  
le délire des armes au soleil,  
le grondement du soleil,  
la fureur des oiseaux rapaces  
envahir le ciel sans fond, en nous.*

Pourquoi ne pouvons-nous pas être des amants comblés,  
vidés de tout contenu, fécondés d'abandon  
et ne cherchant plus l'explication du monde,  
de ses raz-de-marée, de ses paradoxes?  
Pourquoi n'aurions-nous pas des corps de déséquilibres  
célébrant, glorifiant, non pas le mouvement tortueux des  
chairs,  
mais le combat des esprits translucides qui y habitent,  
qui s'y cachent, qui s'en nourrissent?  
Nous serions le premier repas de l'épuisement!

*Qu'on nous livre à la dynastie des fous-politiques,  
à leurs hommes du Bien,  
à leurs morts dans nos corps pourtant sublimes.  
Qu'on nous donne aux nations,*

*aux dragons délirants, aux états.  
Penser, comprendre, justifier  
sont devenus des crimes criminels.*

Quand je commence le Pire,  
son souffle franchit les agonies,  
leurs contours, leurs géographies:  
des montagnes écroulées par-dessus les rivières,  
les fleuves stoppés comme des figures de cire  
figées sur nos doubles faces,  
des êtres debout dans leur fer  
envahis par la glaise, ensevelis sous l'argile,  
des arbres arrachés partout dans nos chairs,  
des têtes tombantes le long des chemins de verdure,  
des boulevards nordiques au-delà des portes solaires,  
des gouffres, des griffes plus nocturnes  
que les océans trompeurs où chantait la Sirène.  
Habituellement, on n'en guérit pas.  
On ressemble à la faille sur laquelle se pose une main  
invisible.  
Décidément, je suis le Pire du monde avec son bruit.  
Je suis le Pire avec sa grotesque,  
c'est-à-dire avec sa bourrasque de toutes les contradic-  
tions  
maintenues parfaitement.  
Le Pire, c'est le drame: rire frénétique et désespoir  
objectif.

*Comprenons les bouffons de la vie éternelle,  
pensons les principes sans gémir,  
alors nous apporterons l'âme, l'existence en cadeau.  
En attendant transformons-nous en béliers avec des croix,  
des sangles, des sandales ailées,  
des chiens-gardiens sans hurlement,  
des débuts solaires dans la tête du Malheureux!  
De l'insolent dans la vie!*

Rares sont ceux qui possèdent les infanteries lyriques  
pour aimer de telles expériences spirituelles;  
c'est vrai qu'il est dangeureux d'être des obsessions répé-  
tées,

d'être un effondré et d'en accepter l'expression conti-  
nuelle.

Il faut avoir assisté à une irruption de l'Etna  
et avoir eu envie de s'y jeter pour comprendre le Pire!  
Comment être autre chose qu'une disproportion  
dans un monde aussi ennuyeux?

Avec tout ce qu'on nous demande de ne pas penser,  
l'épuisement et la négation sont des états continuels  
dans le muscle et dans la tête.

Le Pire n'aime que l'extravagance,  
que la glace envahissant nos corps de nuit,  
que la volonté de détruire toutes formes de pressenti-  
ment.

Certains d'entre nous ont une telle connaissance du Pire,  
un tel savoir absolu des êtres et des choses  
qu'ils ont la sérénité de la mélancolie,  
la paix de la fatalité, sorte de dérangement de l'esprit  
leur permettant de perdre l'univers  
à chaque fois qu'ils ouvrent la bouche,  
qu'ils avancent dans leur peur,  
qu'ils s'écroulent dans les choses les plus banales.  
Le Pire provient d'ailleurs d'une région du corps  
que la biologie appelle «longues heures»  
ou «sacrement de jouissance».

*Nous avons l'intention de parler de la pensée  
en tant que vérité faite chair,  
sans la présence de ce chaos en nous.  
Laissons-nous aimer par la science du Malheur  
parce qu'il est la roue folle de l'émergence des langues,  
parce qu'il préfigure notre ensoleillement.*

Quand je commence le Pire,  
quand je lutte avec le Pire,  
je suis renversé dans la chair et sur des pierres brûlantes.

Chaque syllabe du Pire est une idée qui n'a jamais de fin.  
 Je suis le Pire, je ne fais pas mon âge,  
 je suis si près de disparaître.  
 J'ignore ce qui se produit dans la tempête  
 qui tombe dans ma tête;  
 la tempête du Pire renonce à ce qui a été perdu,  
 enterré et maintenant gratté à la truelle.

*Déjà, nous voulons la sensation de l'immortalité,  
 ce feu sur nos corps de bronze,  
 ce feu, cet incendie qui nous élève,  
 nous couronne, nous transforme  
 en de véritables colonnes dressées  
 devant les joies qui nous rendent tragiques,  
 colonnes d'incendies comme le don  
 dans chaque mot prononcé  
 et envoyé à ceux qui n'ont pas assez de laideur  
 pour saisir les élans fulgurants de ce monde.  
 Laissez-nous habiter la région de nos âmes  
 la plus près de l'effroyable réalité!*

Les cœurs de papier sont des petites vaches,  
 elles sont les raisons et la nature de l'Homme  
 goûtant aux délices de l'amour dans le pré.  
 Lorsque je suis au service du Pire, celui-ci me nourrit  
 et me fait savourer les douceurs malades de sa tendresse,  
 telle une maman, une maladie attendrie qui me  
     réchauffe,  
 me gave de son lait le plus sucré,  
 me garde attentivement dans ses bras  
 et me couvre de ses caresses, de ses cancers.  
 Les gestes parfois frénétiques du Pire  
 me font retrouver la ferveur de ma poussière  
 ou, sans qu'il ne s'en rende compte,  
 le Pire me fait découvrir toutes mes imperfections,  
 toutes mes ténèbres, tous mes démons.

*Rien d'autre ne sera renversé que nous-mêmes  
sur des draps sans passion pratique,  
rien d'autre ne sera retourné que nous-mêmes  
dans nos plaisirs sur nos draps généreux,  
rien d'autre ne sera aimé, réfléchi que nous-mêmes  
emmêlés à nos draps illuminés.*

Extase, encore...

Inconséquences, toujours...

Tristesse, jamais...

Brûlure, encore...

Désintégration, toujours...

Grâce, jamais...

Illusion, encore...

La passion du Pire n'est pas faite pour les débutants.

